

# LA RUÉE VERS DEHORS

Entretien avec  
BORIS  
CHARMATZ

**Le chorégraphe multi-casquettes, s'il quitte le Musée de la danse qu'il a imaginé à Rennes, continue d'étirer le mouvement dans tous les sens : vers la collection, vers la nuit, vers la disparition et surtout vers la rue.**

Propos recueillis par Léa Poiré & Aïnhua Jean-Calmettes  
Photographies : Samuel Kirszenbaum, pour *Mouvement*

« Je ne m'emporte pas, je propose simplement d'enlever le mot centre, d'enlever le mot chorégraphique, et d'enlever le mot national. » Le Manifeste pour un Musée de la danse fondait il y a dix ans le premier du genre en lieu et place du Centre chorégraphique national de Rennes, Boris Charmatz, son créateur - avant tout danseur et chorégraphe -, dépoussiérait du même coup l'idée de musée et celle de la danse. Excentré, provoquant, excentrique, perméable et immédiat, cette institution a été le terrain d'expérimentations et de tensions entre arts plastiques et vivants : s'épanouissant dans la rue avec *Fous de danse*, ouvrant les possibilités de la collection dans *10000 gestes* ou réincarnant l'histoire de la danse avec *20 danseurs pour le XX<sup>e</sup> siècle*. Boris Charmatz quitte aujourd'hui ses fonctions de directeur pour laisser la place au très jeune collectif de hip-hop FAIRIE. Entre deux tournées, sur le coin de table d'un autre lieu iconique de la danse contemporaine - la Chaufferie de Philippe Découfflé à Saint Denis -, le chorégraphe de 45 ans boulimique de projets déroule souvenirs et désirs.

**À 17 ans, vous décidez de créer *À bras-le-corps* avec Dimitri Chamblas. Qu'est-ce qui vous a motivé à vous lancer, après une formation académique à l'école de danse de l'Opéra de Paris et au conservatoire de Lyon ?**

« La première chose qu'on a faite avec Dimitri n'est pas cette pièce, mais un film qu'on a réalisé au Musée d'art contemporain de Lyon. Il y avait une exposition de jeunes artistes européens, de type panorama. Je ne peux même plus vous dire ce qui nous avait plu : on s'est juste dit que les espaces étaient intéressants, comme l'esthétique de l'exposition, avec ses chaises coupées en petits morceaux, du plexiglas et autre. Là, on apprend que l'expo ferme et qu'on a seulement cinq jours pour faire la chorégraphie, trouver un caméraman et tourner. On s'est éclaté, mais en regardant les images de ce qu'on venait de faire à l'arrache, on s'est rendu compte que c'était horrible ! Il n'y avait pas de retour vidéo à l'époque. On a quand même monté un petit film de six minutes et on l'a envoyé au directeur, qui ne nous a jamais répondu. En tout cas, ça nous a donné envie de faire des choses ensemble. On sentait qu'on en avait marre des studios de danse, et qu'on ne serait jamais acceptés dans les théâtres parce que personne ne nous connaissait. Alors on s'est dit : faisons des choses ailleurs.

**La question du musée était donc présente depuis le début. Presque 30 ans plus tard, avez-vous l'impression d'en avoir fait le tour ?**

« Non, cela m'intéresse toujours, mais on a déjà beaucoup cherché et d'autres lieux se sont mis à collectionner la danse à leur

tour. Le Centre national de la danse à Pantin s'est nommé Centre d'art pour la danse, par exemple. Avec le Musée de la danse, j'ai été amené à travailler avec de grands musées comme le MoMA à New York ou au Tate Modern à Londres. Son Turbine Hall est un espace gratuit, les gens viennent pique-niquer, les enfants roulent sur la pente à l'entrée, c'est un centre d'art mais aussi une place publique intérieure. De fil en aiguille, les événements ont fait que la question de l'espace public est devenue au moins aussi importante pour moi que celle du musée.

**Vous quittez le Musée de la danse. Auriez-vous envie de creuser cette question en créant une nouvelle institution ?**

« Le Musée de la danse ferme et redevient un centre chorégraphique national "traditionnel", mais j'ai pensé ce projet pour 200 ans. Je ne sais pas ce qu'il se passera à l'avenir, qui dirigera le musée, ni comment il fonctionnera, mais c'était une initiative faite pour durer. C'est vrai que j'ai failli me dire : le premier janvier, on attaque et on fait une nouvelle institution. Un Musée de la danse n° 2, ailleurs ? Imaginer autre chose ? Je me demande en effet si une institution non pas hors les murs, mais littéralement sans murs, sans toit, pourrait exister. Comment inventer une sorte de terrain ? Une deuxième grande problématique serait peut-être l'enjeu environnemental. Ça me plaît d'avoir le temps d'y réfléchir. Ce n'est pas évident de partir, c'est un moment fragile, indécis, mais j'ai aussi le sentiment de retrouver une liberté qui s'accompagne d'une grande faim. Et d'un point de vue structurel, avec les nouveaux projets et les tournées, l'année qui vient sera déjà assez rock'n'roll !

**Votre dernière pièce 10000 gestes est une collection impossible, mais aussi un cimetière de gestes. Cette profusion est-elle un miroir de la non-danse, dont on vous considère comme un représentant ?**

« Je ne réfléchis pas en termes de non-danse, mais effectivement il y a une double direction dans cette pièce : une construction monumentale impossible et une ode à la disparition, au dispersion, à l'effacement, à l'épuisement. C'est la dernière pièce produite par le Musée de la danse, et j'aime bien cette idée que la collection puisse être une sorte de cimetière de gestes traversé en courant. Bizarrement, je ne suis pas pour autant un fervent défenseur du "geste". Je m'intéresse à cet état du danseur dans lequel on fait une chose qu'on oublie instantanément pour en proposer une autre, elle-même balayée par la suivante, jusqu'à l'infini. Ensuite, c'est très subjectif de décider que tel geste est suffisamment différent du précédent pour considérer

qu'il n'y a pas de répétition. On pourrait postuler l'inverse : aucun geste n'est semblable, jamais, puisque des corps différents les investissent différemment, et que le même geste effectué une seconde fois n'a plus la même valeur physiologique et dramaturgique.

**Qu'est-ce qui vous gêne dans le concept de « non-danse » ?**

« Ce terme a été inventé par le journaliste Dominique Frétard, dans un article plutôt négatif paru dans *Le Monde* en 2004. Aujourd'hui, de temps à autre, pour appuyer une critique dithyrambique sur une nouvelle pièce "renversante de beauté", on cite la non-danse pour dire que c'est bel et bien fini. C'est quand même marrant d'avoir inventé un bouc émissaire pour servir de repoussoir ou pour encenser ce qui serait alors, selon l'expression historique de Guy Darnet [fondateur de la Maison de la danse de Lyon - Nda], la « oui-danse ». Dans l'absolu, je n'aime pas les catégories. Je pense que cette dite « non danse » est tout simplement l'ensemble des danses réalisées par des gens pour qui la danse ne va pas de soi, pour qui la danse est un sujet problématique. Mais, d'une certaine manière, tout mouvement artistique fort ne remet-il pas en cause des conventions esthétiques qui n'ont plus lieu d'être ?

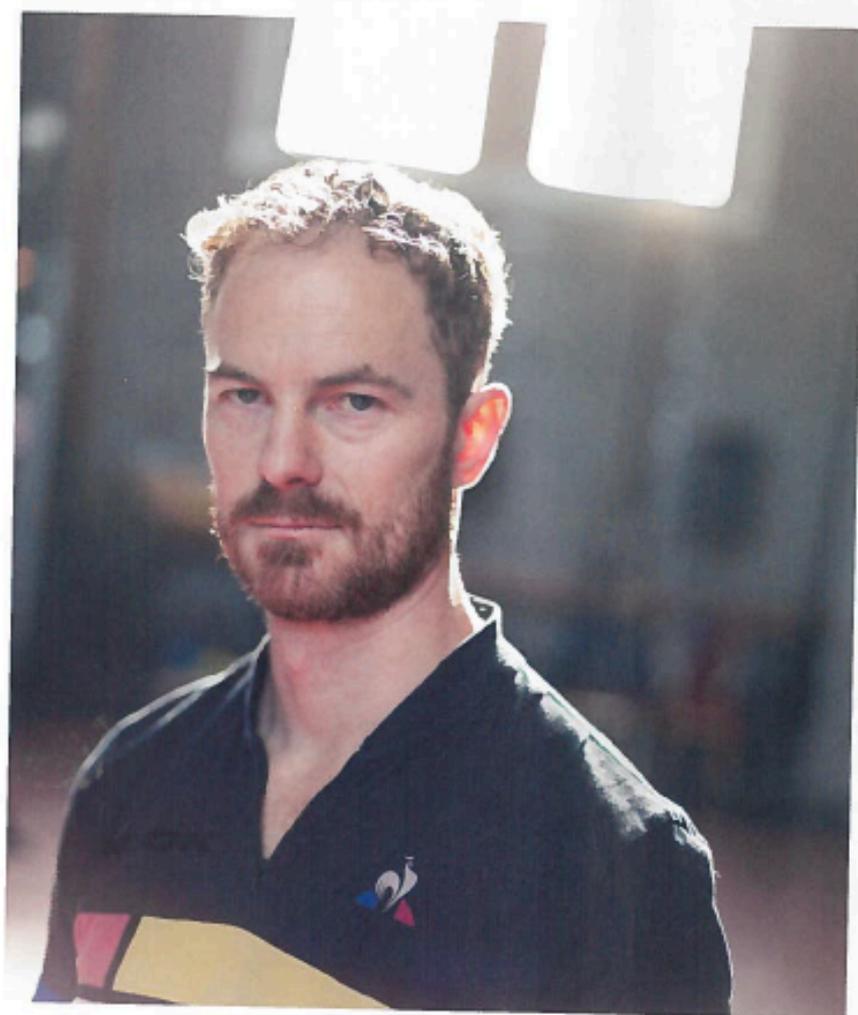
**Paul B. Preciado, dans l'édition du catalogue de l'exposition *An Ideal for Living* d'Alexandra Bachzetsis, énonce que nos vies sont constituées par nos gestes et rien d'autre. Il parle de « gesturographie ». Que pensez-vous de cette idée ?**

« J'ai à la fois envie de dire oui et non. J'aime bien les oxymores : musée et danse, *a priori*, ça ne va pas très bien ensemble. Les gestes nous constituent, c'est vrai : tu as appris en étant sur les bancs d'une école, si tu avais été élevé assis en tailleur, tu marcherais d'une autre manière ; si tu fais l'Opéra, ton corps ne s'en débarrassera jamais. Inversement, ne pas bouger peut entraîner des problèmes d'obésité : on est aussi construits par les gestes qu'on ne fait pas. Mais nos gestes sont-ils vraiment les nôtres ? C'est très difficile de dire "*j'ai inventé mon geste*", dans la danse tout particulièrement. Lucinda Childs a l'impression qu'Anne Teresa de Keersmaecker lui a tout volé ; les danseurs eux-mêmes lui ont beaucoup apporté. Tous les gestes ne nous construisent pas, et certains gestes non physiques nous façonnent. Je ne serais pas le danseur que je suis si je n'avais pas lu Preciado. Et parfois, si on se permet de faire tel geste, on devient d'une certaine façon celui qui peut le faire. En 2002, quand Lionel Jospin n'est pas passé au second tour, j'ai imaginé le discours qu'il n'a jamais tenu et j'en ai fait une performance qui s'appelle *J'ai failli*. J'ai écrit ce texte en tant

« Nos gestes  
sont-ils  
vraiment les  
nôtres ?  
C'est difficile  
de dire  
*"j'ai inventé  
mon geste"*,  
en danse  
particulièrement. »

- Boris Charmatz





que danseur, je ne me suis pas dit que j'allais prendre sa place, mais ce geste vient avec une manière de prendre position, d'être politique.

**Votre nouveau projet, *A Dancer's Day*, met en avant le quotidien d'un danseur sur une journée entière. Pourquoi est-ce important aujourd'hui de parler des conditions de travail, de l'envers du décor ou des spécificités de ce métier ?**

« J'aime le travail du danseur, probablement parce que je n'ai jamais cessé d'être danseur pour d'autres chorégraphes. Au musée, normalement, les danseurs font toujours la même tâche, jusqu'à parfois en souffrir. Lors de l'exposition de Marina Abramović au MoMA, on entrait dans la salle en frôlant deux corps nus ; à force, l'un des danseurs en avait des bleus aux testicules. Je crois au contraire que si la danse a une place au musée, c'est notamment parce que le danseur est un agent disrupteur. Il est dangereux pour les œuvres ou le public, il interrompt les flux, il travaille visiblement alors que le travail est souvent caché dans les musées, il peut représenter plusieurs œuvres à la fois et être en même temps un guide, un médiateur, un commissaire, une archive, un technicien qui accroche et décroche des œuvres. Il peut aussi être un visiteur ordinaire.

**Avec *Fous de danse*, vous avez investi les places dans une grande fête de la danse. Quels sont les enjeux de ce type de manifestation chorégraphique populaire ?**

« *Fous de danse* n'est pas une fête de la danse. Ou disons que si c'en est une, ses enjeux ne sont pas tant du côté de la fête que du côté de l'espace public réinvesti, de l'assemblée chorégraphique comme question parallèle aux assemblées citoyennes protestataires. J'ai été marqué par la pensée de Jacques Rancière, par son questionnement sur le dissensus, sa manière de définir la démocratie comme une confrontation de points de vue opposés et par l'acceptation d'esthétiques divergentes. *Fous de danse* propose des directions qui ont tendance à s'opposer : des hip-hoppeurs regardent du Anne Teresa De Keersmaeker, elle-même fait de la danse bretonne, et des personnes qui pratiquent la danse bretonne voient la danse du Syrien Mithkal Alzghair. C'est un protocole de travail, ce n'est ni un carnaval, ni un défilé.

### **C'est plus de la cohabitation qu'un consensus de type « je suis Charlie » ?**

« Je ne suis pas sur les réseaux sociaux donc je n'ai pas pu "être Charlie" au sens où Internet l'a voulu. Par contre, j'étais à Rennes le 11 janvier 2015. Cette manifestation sans discours, sans chanson avec seulement quelques applaudissements de temps en temps, c'était quand même très fort. On s'est retrouvé à plus de 110 000 personnes sur la place où plus tard on a organisé *Fous de danse* et on ne pouvait plus bouger tant il y avait de monde. On était bloqués, comme cette société qui avait du mal à bouger.

### **Qu'est-ce que la danse peut activer de politique quand on la fait sortir des théâtres ?**

« Avec *Fous de danse* et *danse de nuit*, qui se passe aussi dans l'espace urbain, j'ai eu l'impression que l'on pouvait oublier ce qui fabrique habituellement les spectacles : les gradins et les scènes. Avec la danse, il est possible de faire autrement. La danse peut passer d'un corps à l'autre très facilement, avoir lieu n'importe où et disparaître en une seconde. Au début de sa carrière, Odile Duboc faisait des événements invisibles à Aix-en-Provence : des vols d'oiseaux, des gestes quasi quotidiens. Mais dès que les gens se rapprochaient pour voir ce qu'il se passait, les danseurs se dispersaient. Je n'ai rien inventé, c'est mon parcours qui me pousse à penser que la danse est un bon médium pour investir l'espace public, et qu'il faut continuer à le faire d'autant plus que la rue se complexifie. Entre sa privatisation, les SDF, les migrants, la sécurité. La rue est infestée de soldats, je ne suis ni pour ni contre, mais il faut qu'il y ait autant de danseurs que de soldats, voire plus.

### **L'espace public se joue-t-il différemment la nuit ?**

« Je ne sais pas. Par contre, les répétitions de *danse de nuit* à Rennes ont pu être compliquées parfois. Mais je ne regrette pas d'avoir dansé sous la pluie le soir de la demi-finale de l'Euro contre l'Allemagne. Certains supporters, avec leurs drapeaux et leurs écharpes tricolores, sont restés jusqu'au bout du filage. C'était dingue de voir cette pièce avec ces supporters, comme une possibilité que seule la nuit peut permettre.

### **Quel rapport entretenez-vous avec la nuit ?**

« Ce que je préférerais à l'Opéra, c'était d'aller danser tout seul la nuit dans les studios, même si c'était interdit. L'espace mental de la danse me plaît, ce qui se passe les yeux fermés, ces chorégraphies qui s'inventent avant de dormir. C'est encore une fois lié à mon parcours. Quand je dansais pour Régine Chopinot, on me disait "montre-moi ton solo". Le simple fait de devoir le faire me bloquait. Avec Odile Duboc, on a beaucoup travaillé les yeux fermés ou improvisé à partir de la mémoire. Ce qu'on montrait ne ressemblait à rien, mais c'est parce que ça ne ressemblait à rien que l'on continuait à travailler ainsi. C'est ce qui m'a permis de faire autant de choses. »

### **Propos recueillis par Léa Poiré & Aïnhua Jean-Calmettes**

- > 10000 *gens* le 14 novembre au Théâtre d'Orléans avec le CCN d'Orléans
- > *A Dancer's Day* les 8 et 9 décembre au CND, Paris. (invitation aux musées)
- > *enfin* les 9 et 10 novembre à Charleroi Danse, Belgique, le 15 nov. au Théâtre d'Orléans avec le CCN d'Orléans, les 30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre à la Volksbühne, Berlin
- > *Improvisation* de Boris Charmatz et Médéric Collignon le 17 novembre au MuCEM, Marseille
- > *La Rue* le 24 novembre au TNB, Rennes
- > *danse de nuit*, du 27 au 29 mars au MuCEM, Marseille